

## Séminaire « Science et philosophie »

Première séance – 16 novembre 2017

exposé de Gabriella Crocco

Introduction au thème du naturalisme en philosophie,  
lecture de l'article de E. Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, dans la traduction française de M. B. De Launay, PUF, 1989 (titre original : « Philosophie als strenge Wissenschaft », *Logos*, 1, 1911, p. 289-341).

*Le texte de ce compte-rendu reprend l'exposé de Gabriella C. à partir des notes de Julien B. Il est entrecoupé des interventions qui ont eu lieu au cours de l'exposé retranscrites par Julien, et qui apparaissent en retrait du texte.*

### Préliminaire

Nous reprenons la pratique de l'épistémologie sous la forme d'un séminaire où nous conserverons la saine méthode que nous héritons au CEPERC d'Alain Michel récemment disparu. Alain nous a appris que pour produire une bonne philosophie, il faut que cela prenne une forme argumentative à la fois combative et amicale. On n'avance pas dans la pensée philosophique si on se tient à un discours policé où l'on évite la confrontation en acceptant sans critique tous les arguments avancés les uns contre les autres. La véritable amitié ou bienveillance en philosophie ne consiste pas à recevoir passivement les idées avancées dans un débat, mais à les soumettre systématiquement à la critique. C'est comme cela qu'on aide son partenaire philosophe à préciser et à consolider sa pensée<sup>1</sup>. Pour les plus jeunes d'entre nous cela se traduit par : n'hésitez pas à poser des questions, aucune question n'est bête. Pour les plus âgés d'entre nous : n'hésitez pas à admettre que vous ayez tort, et acceptez de recevoir et de répondre à toutes les objections.

### Thème de cette année

Cette année nous avons choisi le naturalisme comme thème pour aborder la question des rapports entre sciences et philosophie. Granger et Vuillemin sont des exemples de philosophes français anti-naturalistes que nous allons étudier en vue d'un colloque centré sur des formes françaises d'anti-naturalisme, fin 2018. Ce colloque sera préparatoire d'un grand colloque international en 2019 sur le naturalisme en question.

Pourquoi choisir le thème du « naturalisme » ? Pourquoi est-ce une bonne entrée dans le problème général des rapports sciences/philosophie, et dans l'étude du rôle de l'épistémologie ?

Depuis 20 ans, le terme de « naturalisme » est de plus en plus répandu en philosophie des sciences et en épistémologie ; et il touche une variété croissante de sous-domaines avec une énorme production d'articles sur le sujet. Il y a d'abord les champs traditionnels du naturalisme :

---

<sup>1</sup> Julien B : sur ce point, je n'ai pu m'empêcher de penser au fameux passage d'Aristote (*Ethique à Nicomaque*, I 4 1096 12-17) : « Mais on admettra peut-être qu'il est préférable, et c'est aussi pour nous une obligation, si nous voulons du moins sauvegarder la vérité, de sacrifier même nos sentiments personnels, surtout quand on est philosophe : vérité et amitié nous sont chères l'une et l'autre, mais c'est pour nous un devoir sacré d'accorder la préférence à la vérité. » Aristote dit qu'il faut préférer la vérité à l'amitié, et c'est pourquoi il se permet de contredire ses amis les platoniciens (en contredisant la théorie des Idées). Dans un esprit sans doute plus conforme à la pratique de la philosophie au CEPERC, sous l'influence d'Alain Michel, il faudrait dire qu'en se contredisant les uns les autres, on ne montre pas une préférence pour la vérité au détriment de l'amitié. N'en déplaise à Aristote dans ce passage, c'est l'amitié philosophique elle-même qui commande de dire la vérité, et de ne pas feindre un accord de complaisance.

- 1) Les sciences de la nature (physique, biologie)
- 2) En psychologie, en neurosciences, en sciences cognitives (voir le thème de l'*Embodiment*).
- 3) En sciences humaines (en particulier en sociologie, où l'on trouve quantité d'articles sur le naturalisme)
- 4) Récemment est né – c'est étonnant – un naturalisme en mathématiques ou en histoire des mathématiques. Cela semble particulièrement problématique.

Julien Bernard : Je trouve étrange que le naturalisme ait un sens dans le domaine des sciences de la nature. Si on comprend le naturalisme comme une thèse consistant à prétendre que les méthodes et l'ontologie des sciences de la nature puissent être exportées en dehors du domaine de ces sciences (voire être généralisées à toutes les disciplines), alors il semblerait que le naturalisme puisse avoir un sens à propos de toute discipline (en psychologie, en biologie, en sciences humaines), excepté précisément en sciences de la nature.

J'ai une proposition de réponse à ma propre question. Puisque Husserl prend W. Ostwald comme exemple de physicien naturaliste, peut-être Husserl fait-il allusion à sa théorie de l'énergétisme, et à la manière dont il généralise, partant des théories physiques traitant de l'énergie (notamment la thermodynamique), l'usage de cette notion bien au-delà des limites habituellement réservées à la physique, pour proposer un véritable système du monde, une vision du monde basée sur l'énergie (c'est cela l'énergétisme). Alors, « naturalisme en physique » ferait référence à de tels débordements de l'usage des concepts de la physique hors de leur domaine habituel. Mais, en faisant cela, Ostwald ne dépasse-t-il pas son rôle de physicien et ne se fait-il pas précisément philosophe ?

Eric Audureau : Je ne pense pas qu'il faille comprendre comme cela « naturalisme en physique ». Plutôt faut-il penser au fait que certains physiciens pensent que la physique n'a pas besoin d'une critique philosophique ou épistémologique, mais qu'elle peut s'auto-fonder, ou être la source de sa propre critique par des méthodes identiques à celle du travail habituel du physicien, i.e. par la méthode expérimentale. Donc le naturalisme en physique ne serait pas l'usage des notions de la physique hors des limites de la physique, ce serait plutôt la prétention à l'autonomie et à l'auto-fondation de la physique. Ainsi pour Einstein, la science sans philosophie, pour autant qu'elle soit possible, est stérile voire incohérente. Dans les sciences de la nature il faut une forme de réflexion préalable aux sciences de la nature elle-même. C'est l'auto-fondation de la physique qui est ici remise en question.

Philippe Stamenkovic : L'énergétisme de Ostwald, s'il est lié d'une manière ou une autre au naturalisme, est une forme de réductionnisme (tout se ramène à la notion d'énergie). Cela nous amène à nous poser la question : naturalisme et réductionnisme vont-ils toujours de pair ?

Gabriella Crocco : Beaucoup de naturalistes sont réductionnistes, mais tous ne le sont pas. On ne peut pas purement identifier les deux notions.

### **La définition du naturalisme dans la *Stanford Encyclopedia of Philosophy*.**

A présent, interrogeons-nous sur ce que veut dire « naturalisme » ? Dans la *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, on trouve un article qui contient une définition du naturalisme. Le naturalisme serait une thèse qui se décompose en deux sous-thèses : une thèse *méthodologique* selon laquelle la seule méthode rationnelle est la méthode de la science

(méthode scientifique), ce qui implique alors qu'il n'y a pas de méthode propre à la philosophie, qui pourrait être différente de la méthode scientifique.

Eric A. : cela suppose aussi qu'il y a *une* méthode de la science, c'est tout autant problématique

Gabriella C. : Oui, bien sûr nous y reviendrons.

La deuxième sous-thèse est *ontologique* : les seules entités que nous devons reconnaître dans un débat rationnel sont les entités reconnus par la science, et pour certains, les entités « naturelles » au sens des sciences de la nature.

Cette définition encyclopédique est problématique pour plusieurs aspects :

- 1) Qu'entend-on par « méthode » de la science. La méthode expérimentale ? La méthode des sciences de la nature ? la méthode axiomatique de mise en forme des théories ? Cela peut vouloir dire beaucoup de choses différentes, « méthode scientifique ».
- 2) Et il y a le problème de l'unicité quand on dit méthode de *la* science. Il se pourrait qu'il y ait plusieurs sciences qui n'ont pas les mêmes méthodes.

Eric A. : Même pour une discipline isolée, comme la physique, on pourrait remettre en cause l'unité de méthode. Par exemple, l'astronomie ne repose que sur l'observation, et non pas l'expérimentation. Ce n'est donc pas la même méthode que pour le reste de la physique, où la méthode est expérimentale, dans le laboratoire.

Gabriella C. : Oui, si c'est déjà problématique au sein d'une seule science, *a fortiori* cela l'est pour l'ensemble de toutes les sciences.

Philippe S. : La deuxième sous-thèse, celle qui consiste à n'accepter que les entités admises par une science, par exemple la physique, ce n'est pas évident qu'elle soit claire. Que serait, par exemple, l'ontologie admise par la physique aujourd'hui ?

Gabriella C. : Aujourd'hui, c'est souvent le matérialisme qui est l'ontologie que l'on attribue à la physique. Il n'y a que la matière qui existe. Refuser l'existence des entités supra-physiques, de nos jours on interprète souvent cela comme le refus des entités non matérielles.

Philippe Abgrall : La gravité par exemple, ce n'est pas quelque chose de matériel, pourtant on admet en physique que cela existe, non ?

Julien B. : En tous cas, si c'est souvent le cas aujourd'hui, le fait qu'on attribue à la physique une ontologie matérialiste, ce n'est sans doute pas aussi évident à l'époque de Husserl. D'ailleurs, ses exemples le montrent. Par exemple, Haeckel, le biologiste que Husserl cite comme exemple de naturaliste, avait une position sur le vivant qui comportait une part de spiritualisme (c'était en fait un monisme).

Gabriella C. : Oui, oui, et sans doute aussi l'énergétisme de Ostwald utilisait une notion d'énergie qui n'était pas indifférente à une forme de vitalisme. Mais, je n'ai jamais dit que l'ontologie que l'on attribue à la physique est invariante avec les époques. Le naturalisme se redéfinit à chaque époque, quand l'ontologie admise change.

Autre exemple de modification de l'ontologie : prenons l'exemple du « mythe » comme objet possible de la science. Est-il un objet légitime d'approche scientifique ? Suivant les époques auxquelles on pose cette question, on ne répondra pas de la même façon.

- 3) Troisième problème : qu'est-ce qu'une entité reconnue par la science ? Faut-il élargir la notion de science pour y accueillir les sciences humaines ? Les aspects spirituels ou culturels propres aux êtres humains ont même droit de cité dans le naturalisme que les « corps physiques ».

Étant donné la nature problématique de cette définition de la *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, quelle autre possibilité a-t-on pour éclaircir le problème ? On pourra directement lire les articles concernant spécifiquement le naturalisme, notamment les articles de ceux qui se considèrent comme naturalistes ou comme anti-naturalistes aujourd'hui. Mais nous rencontrerons une autre difficulté : il n'y a pas que ceux qui se reconnaissent comme naturalistes qui le sont. Le naturalisme pourrait être une constante de la pensée de notre époque, une constante d'arrière-plan pour quiconque pratique la science de nos jours, sans nécessairement qu'il en prenne conscience et que, par conséquent, se considère comme naturaliste. Le naturalisme serait alors la « Weltanschauung » de notre époque, le paradigme auquel presque tout le monde se conforme sans même le savoir.

Pour échapper à ces deux difficultés, il nous a semblé opportun de faire précéder l'analyse du débat contemporain sur le naturalisme, d'une analyse génétique de cette notion. D'où vient ce terme ? Quelle a été l'évolution de cette notion qui l'a portée à conquérir l'espace du débat rationnel de nos jours ? Dans cette histoire qui n'est pas linéaire, et qui remonte peut-être très loin dans le passé (Spinoza, les Lumières françaises et Diderot, Schelling ...), il fallait choisir deux noms, deux personnages, deux réflexions, d'un naturaliste d'une part, et d'un anti-naturaliste d'autre part.

Le premier choisi, c'est Husserl. C'est un anti-naturaliste, un philosophe qui se bat contre le naturalisme. On trouve des argumentations similaires aux siennes chez Frege et Russell (par rapport au psychologisme). On pourrait dire que l'on trouve cela dans toutes les philosophies des mathématiques de cette époque. Or non seulement Husserl donne une caractérisation du naturalisme, mais il propose également une mise en contexte historique du problème du naturalisme en mentionnant la philosophie romantique. Il est en effet intéressant de comprendre la façon qu'a Husserl, dans son texte de 1911, à la page 16, de mettre en perspective le naturalisme. Sa thèse est la suivante : à un certain moment de l'histoire des idées, le naturalisme est apparu comme une conséquence non voulue de la posture de la philosophie romantique. Le naturalisme n'existe peut-être pas depuis le début de l'histoire de la philosophie, mais il est ressenti par Husserl comme une conséquence de l'évolution interne du débat philosophique<sup>2</sup>.

Le second auteur choisi, que nous lirons plus tard, Quine, mort en 2001, est le théoricien chez qui on trouve l'idée d'« épistémologie naturalisée », qui est pour lui une réponse polémique non pas à Husserl mais à Rudolf Carnap. Ce dernier est l'exposant du Cercle de Vienne le moins naturaliste. Il est un positiviste logique, l'un des seuls du Cercle de Vienne en dialogue avec Husserl. Donc Quine construit son naturalisme en opposition à Carnap (sa production la plus importante est autour du milieu des années 1930), contre le Carnap anti-naturaliste du cercle de Vienne, lui-même en dialogue avec les positions de Husserl. Les deux thèses que nous avons mentionnées, à partir de l'article de la *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, dérivent directement de Quine. En particulier, la thèse *ontologique* du naturalisme est

---

2 Husserl cite Ostwald et Haeckel. Il les cite comme des naturalistes importants de son époque, et il cite Schelling et Goethe avant eux. La philosophie romantique allemande, venant après Kant, serait le berceau du naturalisme. Goethe était senti comme naturaliste par la philosophie allemande. L'était-il vraiment ? Kant ne l'était pas.

notamment exprimée par Quine par le biais de son idée que « être », c'est être la valeur d'une variable. L'ontologie des théories scientifiques serait donc déterminée par le domaine de portée des quantificateurs, au sens de la logique des prédicats du premier ordre.

Quine au fond donne une réponse naturaliste à un anti-naturaliste qui n'est pas directement Husserl, mais qui a été influencé par lui. Donc, pour résumer, on étudiera un naturaliste et un anti-naturaliste ; ils ne se répondent pas *directement*, mais le font par l'intermédiaire de Carnap.

Carnap a suivi des cours de Frege qui l'ont conduit à intégrer le discours anti-naturaliste de Frege (commun avec Husserl). En réalité, avant 1911 et le texte de Husserl, on ne parle pas de naturalisme mais on trouve déjà l'opposition au *psychologisme* dans la philosophie de la logique et des mathématiques. Husserl élargit le débat à des postures en physique et biologie (Ostwald et Häckel) et il emploie alors le terme de « naturalisme » (*Naturalismus*), probablement forgé à partir du terme « Naturphilosophie ».

### **Programme du séminaire**

Une fois faite l'étude des positions de Husserl et de Quine, nous nous diviserons le travail, et nous irons voir les discours sur le naturalisme en mathématiques, en histoire des mathématiques, en biologie, en physique... Bref, nous examinerons le débat contemporain sur le naturalisme dans toutes les disciplines. Les tâches de lecture seront réparties, exposées par chacun, avant de revenir à Granger et à Vuillemin.

Julien B. : Rajoutons la naturalisation de la phénoménologie elle-même ! (un comble au vu du discours de Husserl). Je suis volontaire pour la lecture et le compte-rendu de *Naturalizing Phenomenology* (Eds : Petitot, Varela, etc.)

Donc les questions auxquelles nous nous intéresserons sont : la philosophie en tant que telle, dans son rapport à la science, a-t-elle sa place ? Si oui, de quel type de philosophie peut-il s'agir ? Le naturalisme nie la spécificité d'une méthode philosophique avec des méthodes qui seraient les siennes propres.

Selon Carnap : pour que la philosophie devienne scientifique et rigoureuse elle doit revêtir les habits de la logique. Tout ce qui est critique de la connaissance, constitution du tribunal de la science, au sens kantien, le lieu devant lequel les sciences doivent rendre compte de leur scientificité, c'est, pour Carnap, le langage. Tout ce qui est analyse de la science peut être fait par les moyens de la logique. Pour Carnap la méthode philosophique c'est la méthode logique. La philosophie deviendrait scientifique en se soumettant à la logique. Elle reçoit une norme de l'extérieur, mais elle garde en même temps son propre objet : l'analyse de la manière dont la science constitue ses méthodes et ses objets. La critique de la science passe par l'analyse de son langage (en un sens très large, qui inclut l'analyse des théories axiomatiques, des modes d'inférences logiques...). La philosophie étudie l'ensemble des théories scientifiques, elle aide les scientifiques à mettre en ordre leur théorie et à faire l'analyse de leurs concepts. La philosophie est une activité *transcendantale* chez Carnap dans la mesure où elle est une critique de la connaissance et une analyse de la condition de possibilité de tout raisonnement scientifique. Cette condition est *le langage* selon Carnap, et l'on se doit de l'analyser, de le critiquer et de tendre vers son unification.

Paola Cantu : Il ne faut pas se contenter d'aller chercher les personnes qui emploient le terme « naturalisme », mais aussi aller voir la littérature où l'idée est importante, sans que forcément le terme y soit. Le terme « philosophie scientifique », dont le sens est proche, est par exemple employé en 1935 dans les deux grandes conférences en France organisées par Louis Rougier et par le Cercle de Vienne (« Congrès pour l'unité de la science », 1935 et 1937). Cela a quelque

chose à voir avec le naturalisme, l'idée en tous cas que la philosophie deviendrait rigoureuse en s'inspirant de certaines méthodes de la science.

Revenons à l'ontologie sous-jacente à la science. Si l'on prend en considération les sciences humaines, on est amené à se demander si des entités comme : un processus social, un fait social, une civilisation, une culture... sont des entités légitimes, car admises par les sciences (humaines). Tout dépend quelle science est le modèle de la scientificité.

« Il n'y a pas d'entités supra-naturelles », cela, c'est le discours qui reste invariant dans la définition du naturalisme, son slogan. Au minimum on élimine Dieu (?), l'esprit (?)..

Julien B. : Même la disparition de l'«esprit» du discours scientifique ne va pas de soi (je pense à des cas limites comme l'usage de la « conscience » comme projecteur des états quantiques chez Eugène Wigner, ce qui suppose une reconnaissance de la conscience comme entité extra-corporelle).

Fabien Carbo-Gil : Il faut se rendre compte du fait que le chercheur scientifique adopte parfois une « philosophie spontanée ou naïve ». Les scientifiques peuvent alors être amenés à défendre une position qui ressemble au naturalisme. Mais cela n'est pas une prise de décision philosophique murie, et basée sur une solide réflexion. Un mathématicien peut être platoniste, naturaliste ou formaliste suivant les objets d'études, les contextes, suivant l'heure de la journée. Car il ne prend pas la peine de bien définir les termes philosophiques. Il ne faut donc pas confondre ce naturalisme peu ferme, et celui de Quine qui est quelqu'un qui a vraiment défendu le naturalisme avec conviction et en toute connaissance de cause.

Bertrand Granier : Supposons que l'on considère quelqu'un qui fait de la philosophie de la physique aujourd'hui et qui est naturaliste, qu'est-ce que c'est que ces entités qu'on accepte quand on est physicien ?

Gabriella C. : La métaphysique analytique contemporaine essaie d'aider les physiciens à déterminer quelles sont les entités qui existent vraiment d'après leurs théories. Mais les opinions à ce sujet sont loin d'être unanimes.

Le problème du naturalisme se pose : tout ce qui est axiologique, tout discours évaluatif, est quelque chose qui, semble-t-il, n'est par nature pas naturalisable. L'esthétique, le beau et le laid, demandent une évaluation. Idem pour tout ce qui est de l'ordre moral, le bien et le mal, c'est aussi évaluatif. Définir une valeur c'est se placer en dehors d'un point de vue purement descriptif. De même en économie, il y a des éléments axiologiques. L'économie c'est le *bon* fonctionnement des échanges dans la société. (bon->évaluatif). Cette coupure entre descriptif et normatif faisait dire à Wittgenstein que la valeur est hors du monde, en dehors du discours de ce qui peut être dit à propos du monde. Pourtant elle existe au sens où l'on ressent ce qui est beau ou laid, bien ou mal, mais c'est en dehors de la science.

Mais aujourd'hui tout ce qui est d'ordre normatif ou évaluatif est naturalisé. On trouve une naturalisation en esthétique, une naturalisation des normes, une naturalisation du modèle anthropologique ou de la sociologie. Par exemple, le débat en anthropologie sur le cannibalisme. L'interdit du cannibalisme. On peut se demander pourquoi, dans de nombreuses sociétés, cet interdit existe. On peut croire s'en tirer avec une explication très naturaliste : du point de vue de leur goût ou du point de vue énergétique de ce que cela rapporterait nutritivement de manger de l'humain, la société n'y gagnerait pas. Peut-être aussi peut-on en rester à un argument purement factuel, comme l'augmentation des risques de maladies du cerveau, si l'on mange de l'humain.

On voit bien que cela n'est pas satisfaisant. L'idée défendue par ceux qui naturalisent les disciplines évaluatives revient à dire que, lorsqu'il y a de la valeur, il y a, derrière, une causalité physique qui explique cette valeur. Et le discours sur cette valeur est ramené à un discours sur ses causes.

Il y a donc quelque chose de l'opposition descriptif/normatif qui a été effacé dans certaines tendances du naturalisme qui sont aujourd'hui très répandues. Dans le discours de certains écologistes, on trouve également des dérives de ce genre. Au fond, y a-t-il vraiment une argumentation concluante sur la nécessité de sauver la planète, qui ne fasse pas intervenir des valeurs ?

(Julien B. : Chez Hume, on trouve la fameuse phrase : « Il n'est pas contraire à la raison de préférer la destruction du monde entier à l'égratignure de mon doigt ». Cependant, Hume ne veut pas tout à fait dire la même chose que nous ici. Il n'oppose pas discours fondé sur des valeurs et discours fondé sur une pure description. Il oppose plutôt un discours fondé sur une raison pure et froide, à un discours qui prend en compte les sentiments, qui seraient des fondements inévitables de toute valuation).

Thierry Rolland : C'est ce que l'on trouve aussi dans la pensée du « darwinisme social » : si l'homme (mâle) est supérieur au sein de la société, d'après certaines théories, c'est qu'il y a une fonction de séduction derrière cette supériorité. L'homme doit montrer une valence supérieure pour séduire la femme. C'est ce genre d'andouillerie qu'on lit dans de nombreux papiers de nos jours.

Là encore, comme pour l'opposition soulignée plus haut, entre naturalisme réfléchi et assumé, et naturalisme naïf, il faudrait ici faire la différence entre le naturalisme proprement dit, et la bêtise.

Remarquons cependant que, pour Husserl, il n'y a pas que dans les disciplines qu'on juge habituellement normatives qu'il y a de la valeur. Il va jusqu'à défendre que même en physique, il y a de la valeur.

Paola C. : il y a aussi des formes plus faibles de naturalisme qui essaient d'adapter la définition du « naturel » pour garder un peu de normativité dans la science, pour ne pas en rester à du pur descriptivisme. On voit à quel point l'étiquette de « naturalisme » est vague et s'adapte à de nombreuses questions et à de nombreuses approches. C'est peut-être encore plus glissant que le terme de « platonisme » dont on sait déjà qu'il se décline à volonté : il y a le platonisme de Platon, le platonisme naïf, etc.

## **Discussion sur la structuration du texte de Husserl**

Le texte global de *La Philosophie comme science rigoureuse*, se découpe en trois parties :

- 1) Introduction
- 2) La question du naturalisme et de son origine
- 3) L'historicisme et la philosophie de la *Weltanschauung*

Nous nous intéresserons à l'introduction et à la première section qui se découpe elle-même comme suit en cinq sections :

- a) Alinea 1-5 : Position du problème. Caractérisation du naturalisme.
- b) Alinea 6-20 : Naturalisation de la conscience.
- c) Alinea 21-33 : Si on ne distingue pas entre conscience pure et conscience empirique, on est dans le naturalisme.
- d) Alinea 34-43 : Ce qui a empêché de distinguer cela, c'est le modèle physique.

- e) Alinea 44-55 : La question de l'intuition des essences (rendue possible par une philosophie qui aurait opéré la distinction dite plus haut, et qui serait devenue philosophie rigoureuse).

Ce sont surtout les parties a) et b) qui nous intéressent, et à la limite aussi c). Mais la partie e) porte sur une question propre à Husserl, la question de la vision des essences, etc. Cela sort du débat sur le naturalisme proprement dit.

### **L'Introduction du texte de Husserl**

Le texte débute par le paradoxe de la philosophie : elle a toujours eu l'ambition et l'idéal de se constituer en théorie scientifique pour répondre à ses aspirations théoriques et pratiques. Mais cet idéal a constamment été impossible à réaliser, comme paralysé (§1-2). Ensuite, Husserl précise quel est cet idéal scientifique auquel la philosophie n'est pas parvenue à se conformer. Il donne quatre caractéristiques de cet idéal, qui toutes manquent à la philosophie :

- 1) La philosophie n'est pas une discipline enseignable comme on enseigne une science. (Même Kant le reconnaissait).
- 2) La philosophie est imparfaite mais non pas au sens où les théories scientifiques sont imparfaites (à un moment donné, des concepts peuvent être obscurs, ou des contrastes peuvent encore exister entre des parties de cette discipline, ou encore des zones de désaccord peuvent exister à la marge). Selon Husserl, dans les sciences, il reste quand même un cœur de la théorie qui reste partagé et qu'on peut enseigner. Les querelles seraient à la marge<sup>3</sup>.

Selon Husserl, la philosophie n'est pas organisable comme un système (lire en haut p. 14 du texte). C'est-à-dire qu'elle n'a pas un cœur stable et assuré avec une périphérie plus ou moins instable. Elle est de part en part dans l'instabilité. Aucune de ses affirmations ne reposent sur des bases bien assurées.

- 3) La philosophie ne propose pas de fondements objectifs mais simplement des interprétations individuelles et subjectives.
- 4) Les nombreux tournants dans la philosophie (Socrate et Platon/Descartes/Kant), qui ont été décisifs pour mettre en évidence les lacunes de la philosophie, n'ont pas été suffisant pour l'amener à la scientificité.

(discussion entre Julien B. et Gabriella C. après la séance : J'ai été marqué par le fait que Husserl donnait quelques indices (quoique minces) sur ce qu'il entendait par la révolution « Descartes » et la révolution « Kant » dans la remise en question des méthodes de la philosophie. Mais il ne dit rien du tout sur la révolution « Socrate-Platon ». A quoi pensait-il précisément ? Personnellement, j'étais tenté, en première lecture, d'y voir une référence à la critique que faisait Platon des méthodes de la philosophie des physiciens (les *physikoi*, c'était les philosophes, les ioniens notamment). Cela se retrouve dans plusieurs passages de Platon. Le plus connu est peut-être le *Phédon* 97 b où Platon, par la bouche de Socrate, explique qu'il était déçu par les explications purement mécanistes des physiciens, et qu'il avait été enthousiasmé quand il avait su qu'Anaxagore complétait cette

---

<sup>3</sup> Notez que ce discours ne va pas de soi, surtout si l'on remarque que Husserl vivait à une époque où il venait d'y avoir en science des révolutions, des bouleversements incroyables : la crise des paradoxes en mathématiques, et la révolution relativiste et quantique en physique.



vision mécaniste par un appel à une cause intelligente (le *noûs*). Ensuite Platon (toujours par la bouche de Socrate) explique qu'il a été déçu de voir qu'Anaxagore ne mettait pas réellement en pratique son programme, et qu'il ne se contentait finalement que des explications mécanistes. (plutôt, dans le langage de l'époque, d'explications en termes des propriétés des éléments : feu, terre, eau, air ou autres qui composent le monde).

On sait comment Platon, en complétant l'ontologie du sensible par un appel à un niveau intelligible du monde (qui contient les dites « formes intelligibles », dont les idées du Bien et du Beau), et en complétant la connaissance empirique par une connaissance intellectuelle (*dianoia* et *noûs*), répond à ce manque dans les méthodes des philosophes « physiciens ». Donc ce débat platonicien a à voir à la fois avec deux thématiques centrales que nous avons vu aujourd'hui :

- 1) une critique d'une forme de naturalisme de son époque (celui des *physikoi* comme Thalès, Anaximène, ..., voire Anaxagore en tant qu'il ne remplit pas son programme) ;
- 2) un appel à une ontologie des valeurs (l'idée du Bien, l'idée du Beau) qui rend possible un discours évaluatif (en politique, en éthique, en esthétique...) en dépassant la simple ontologie du sensible (les propriétés des « éléments » physiques qui ne peuvent fournir qu'une explication causale aveugle, pure description de mécanismes). Bien sûr tout cela est repris dans la tradition philosophique, à travers la discussion sur la place des causes finales dans le discours philosophique, au côté des causes dites « efficientes ».

Gabriella C. : Moi je pensais plutôt, en lisant le passage de Husserl sur la révolution « Socrate-Platon », à la révolution méthodologique qu'a constitué l'appel à l'usage de définitions rigoureuses des essences, et à une argumentation normée par des règles logiques, dans la pratique dialectique de la philosophie.

Julien B. : Les deux sont bien sûr liés chez Platon. La reconnaissance d'un niveau de l'être, l'intelligible, qui complète le niveau purement sensible (et lui est supérieur) est la façon par laquelle Platon justifie la pratique dialectique de la philosophie. Mais, si c'est cela que Husserl met d'abord en avant, il me semble un peu abusif, convenu, de placer « Socrate » à l'origine de cette révolution. Il semblerait que la pratique dialectique de la philosophie remonte plutôt à l'école d'Elée (Aristote dit, d'après Diogène Laërce : à Zénon d'Elée). Socrate n'aurait fait qu'appliquer cette méthode dialectique aux questions concernant la sagesse, l'éthique, les vertus civiques...)

*(Retour à la discussion générale)*

Après avoir donné ces critères de scientificité, auxquels la philosophie ne répond pas, Husserl se demande : pourquoi cet échec, pourquoi la philosophie n'arrive-t-elle pas à atteindre ces objectifs ?

Ces tournants n'auraient pu être que des états préparatoires à un état élaboré de la philosophie. Mais non, la philosophie ne s'en sort pas. On trouve alors dans le texte la mention de la philosophie romantique qui rompt même avec l'idée d'une progression possible de la philosophie. On croit reconnaître, derrière cette philosophie romantique, la figure de l'hégélianisme. En effet, la philosophie de Hegel induit un changement profond dans la conception de la philosophie dont vont naître les deux tendances critiquées par Husserl.

- 1) Le naturalisme qui est une perversion, une falsification de l'idéal scientifique de la philosophie. Dans l'hégélianisme, qui identifie le réel à l'idéal, on trouverait donc de manière implicite, l'idée de ce mouvement de corruption, de falsification et de perversion du véritable idéal scientifique que la philosophie ambitionnait. Ce sera la direction du naturalisme.
- 2) Autre aspect qui dérive différemment de l'hégélianisme : l'affaiblissement de l'idéal de la philosophie comme scientifique, au profit d'un historicisme et de la conception de la philosophie comme simple « Weltanschauung ».

### **Diagnostic sur un moment-clef**

Dans le §14 : il est bien essentiel de reconnaître que pour Husserl, les intérêts de la culture humaine, dans le sens le plus général, demandent la formation d'une philosophie rigoureusement scientifique. Est-ce que cela veut dire que l'hégélianisme renoncerait à cet idéal ? Non, il y a des traits internes à la culture qui nous disent que c'est essentiel que l'on garde cet idéal et qu'on le rende vivant. (C'est un point que Husserl développera dans la *Krisis*. Le naturalisme poursuit cet idéal mais le poursuit d'une façon erronée du point de vue théorique, et dangereux du point de vue pratique pour la culture.)

Husserl semble donc dire que dans la culture contemporaine le seul héritier de l'idéal scientifique de la philosophie est le naturalisme, mais il en est une version perverse, erronée et dangereuse.

Ensuite, dans le §15, Husserl passe à la considération de l'anti-naturalisme, propre à la philosophie de l'histoire. C'est alors principalement Dilthey qui est visé. Il est accusé d'affaiblir l'idéal de la philosophie en défendant l'historicisme ou la philosophie de la *Weltanschauung*. La philosophie hégélienne serait donc, malgré elle, doublement coupable ici, car à l'origine de ces deux trahisons de l'idéal propre à la philosophie depuis sa naissance. Selon Husserl, si Hegel est doublement coupable c'est que :

- 1) il a oublié la question transcendantale ;
- 2) même si Husserl ne le dit pas explicitement, Hegel a identifié le réel à l'idéal, en confondant le plan normatif et le plan descriptif.

Ce sont deux déviations de l'idéal classique, absolu de la philosophie comme science rigoureuse.